

La contribution des auteurs francophones au cours de FLE

Doina POPA-LISEANU, UNED, Madrid

RÉSUMÉ

Comment Istrati, Cioran, Semprún, Alexakis, Todorov, Huston ou Kristof ont-ils appris le français? Quels ont été leurs motivations, leurs besoins et leurs attentes? Quelles stratégies ont-ils employées, quels mécanismes ont-ils utilisés pour l'acquisition de la langue étrangère? Quelles difficultés ont-ils trouvées en chemin et comment les ont-ils contournées ou surmontées? Finalement, quelle leçon pouvons-nous en tirer pour le cours de FLE?

Voilà les quelques questions que pose cet article et auxquelles il tente de répondre à partir des textes écrits par les écrivains francophones cités. Notre objectif est d'explorer comment on devient bilingue en français à l'adolescence ou à l'âge adulte, quel est le degré d'implication émotionnelle que l'on garde dans chacune des deux langues ainsi que la distance à partir de laquelle est possible la création artistique. Nous aimerions montrer que la qualité exceptionnelle de ces témoignages peut être utilisée en cours de FLE afin d'enrichir le concept de « motivation », en complémentarité avec les études sur les liens entre bilinguisme et émotion.

La contribution des auteurs francophones au cours de Français Langue Étrangère

Doina POPA-LISEANU UNED, MADRID

Panaït Istrati, Jorge Semprun, Emile-Michel Cioran, Vassilis Alexakis, Tzvetan Todorov, Nancy Huston, Agota Kristof sont des écrivains francophones. Dans le cadre de cet article, j'utilise la notion d'écrivain francophone dans son acception la plus courante, à savoir celle d'un écrivain qui est né en dehors de l'hexagone, étranger donc à la France par ses origines et même parfois de langue maternelle autre que le français. Selon André Brincourt¹, la présence de ces écrivains dans la littérature française est un phénomène nouveau, qui n'existait pas avant le vingtième siècle et qui en est devenue l'une de ses composantes essentielles. Ils appartiennent généralement à des systèmes à la fois autonomes et interdépendants, que l'on désigne par les noms de littératures mineures ou minoritaires ou petites², et ils ont choisi de s'exprimer, d'écrire et même de vivre dans une langue majeure³. Ce qui m'intéresse en tant qu'enseignante de Français Langue Étrangère c'est de comprendre comment ils ont appris (si bien, ajouterai-je) le français. À partir de quels besoins, de quelles nécessités et de quelles motivations ? Quelles stratégies d'apprentissage ont-ils employées, quels mécanismes ont-ils utilisés ? Est-ce qu'ils ont eu des difficultés et comment les ont-ils contournées ou surmontées ? Quelle leçon, s'il y en a une, puis-je en tirer comme professeur de Français Langue Étrangère ?

Ces écrivains offrent la même particularité, celle de se situer « à la croisée des langues »⁴, et même à la croisée des cultures, dans un contexte de relations concurrentielles et parfois conflictuelles entre le français et d'autres langues, ce qui engendre chez eux une sensibilité plus grande à la problématique des langues, c'est-à-dire une surconscience linguistique⁵ qui fait de la langue un lieu de réflexion privilégié.

En outre, ces écrivains ont aussi en commun le fait de s'adresser à des publics divers, séparés par des encyclopédies culturelles et langagières différentes, ce qui les oblige à trouver des stratégies aptes à se rendre intelligibles pour ce lectorat beaucoup plus vaste.

Or, ce sont précisément la proximité des autres langues et les situations de bilinguisme et de diglossie (sociale ou linguistique) dans lesquelles il se trouve qui font, à mon avis, de l'écrivain francophone un allié de premier ordre pour le professeur de français langue étrangère.

¹ André BRINCOURT, *Langue française, terre d'accueil*, Paris : Éditions du Rocher, 1997.

² Je renvoie à Kafka et à l'exploitation qu'en ont faite Deleuze et Guattari dans leur livre désormais classique, *Kafka. Pour une littérature mineure*, 1975.

³ Je reprends cette distinction majeur/mineur telle qu'elle apparaît chez Lise GAUVIN et Jean-Pierre BERTRAND, *Littératures mineures en langue majeure : Québec/Wallonie-Bruxelles*, Bruxelles et Montréal : P.I.E. –Peter Lang et PUM, 2003.

⁴ Voir Lise GAUVIN, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris : Karthala, 1997 ; « De l'imaginaire à la théorie : quelques concepts élaborés par les écrivains francophones pour décrire/théoriser leur situation à la croisée des langues » in Justin K. BISANSWA et Michel TÉTU, *Francophonie au pluriel*, CIDEF-AFI, 2003, p. 110-123.

⁵ « La notion de *surconscience* recouvre [...] à la fois un *sentiment de la langue*, une *pensée de la langue* et un *imaginaire de la/des langues* ». Lise GAUVIN, « Surconscience linguistique » in Michel BENIAMINO et Lise GAUVIN (dir.), *Vocabulaire des études francophones*, Limoges : Pulim, 2005, p. 173.

C'est cette alliance que je me propose d'examiner en m'intéressant d'abord à ce qu'il est convenu d'appeler la motivation pour apprendre une langue étrangère; ensuite j'analyserai les difficultés que l'on rencontre sur le chemin, les stratégies et les méthodologies, pour terminer par l'étude des résultats obtenus.

Des raisons pour apprendre une langue

Entre l'obligation d'apprendre une langue pour des raisons de survie et le simple plaisir de passer un joyeux séjour dans un pays que l'on aime et admire, nous retrouvons chez nos francophones toutes les situations imaginables : le désir de prendre le large (le roumain Istrati⁶), la découverte d'un livre, défendu de surcroît (le chinois Dai Sijie⁷), l'influence d'un ami (le bulgare Todorov⁸), la nécessité de se réinventer (le roumain Cioran⁹).

A 16 ans, Jorge Semprun se retrouve à Paris, ayant fui l'Espagne après la défaite de la Seconde République. Il avait appris le français, mais d'une façon livresque, comme langue d'éducation et de lecture. Et le voilà tout d'un coup confronté à des locuteurs réels qui, en plus, le regardent avec méfiance et dédain. À cause de son accent, « [...] qui était alors exécration », la boulangère, à qui il avait demandé un croissant, ne le comprend pas, et il raconte comment :

[...] toisant le maigre adolescent que j'étais, avec l'arrogance des boutiquiers et la xénophobie douce [...] qui est l'apanage de tant de bons Français, la boulangère invectiva à travers moi les étrangers, les Espagnols en particulier, rouges de surcroît, qui envahissaient pour lors la France et ne savaient même pas s'exprimer¹⁰.

Envahi tout d'abord par une « tristesse physique insupportable », immobilisé « dans un soudain mal-être », c'est à cause de (ou grâce à) cette boulangère peu accueillante que le futur académicien décide de parler le français sans la moindre trace d'accent étranger.

En 1956, après l'écrasement de la révolution hongroise par les armées russes, Agota Kristof est contrainte d'abandonner son village pour se réfugier en Suisse, à Neuchâtel. Contrairement à Semprun qui avait appris l'allemand dans son enfance puis le néerlandais, à l'âge de 21 ans, Kristof n'avait pas encore été exposée à une langue étrangère :

Au début, il n'y avait qu'une seule langue. Les objets, les choses, les sentiments, les couleurs, les rêves, les lettres, les livres, les journaux, étaient cette langue. Je ne pouvais pas imaginer qu'une autre langue puisse exister, qu'un être humain puisse prononcer un mot que je ne comprendrais pas¹¹.

⁶ Panait ISTRATI (1884-1935), auteur, entre autres, de *Kyra Kyralina* (1923) et *Les Chardons du Baragan* (1928).

⁷ Dai SIJIE (1954-), dont le premier roman, *Balzac et la petite tailleuse chinoise* (2000) a connu un grand succès de la part du public et de la critique.

⁸ « Pourquoi, alors, ai-je choisi Paris? Sans doute à cause d'un ami, surnommé Karata [...] Son amour pour Paris était comme un petit jardin de bonheur au milieu d'un univers dévasté ». Tzvetan TODOROV, *L'homme dépaysé*, Paris : Éditions du Seuil, 1996, p. 236.

⁹ « Curieusement, je n'ai jamais été tenté d'écrire en allemand, même si je connaissais assez bien la langue. C'est par le français que je suis parvenu à me dominer, et du point de vue de mon équilibre, la chose a joué un rôle capital ». Gabriel LIICEANU, *Itinéraires d'une vie : E.M. Cioran suivi de « les continents de l'insomnie »*, Paris : Éditions Michalon, 1995, p. 116.

¹⁰ Jorge SEMPRUN, *Adieu vive clarté*, Paris : Gallimard, 1997, p. 60-61.

¹¹ Agota KRISTOF, *L'analphabète*, Genève : Éditions Zoé, 2004, p. 21.

C'est dans cette situation d'ignorance totale qu'elle arrive donc en Suisse, où elle doit affronter une langue totalement inconnue : « C'est ici que commence ma lutte pour conquérir cette langue, une lutte longue et acharnée qui durera toute ma vie »¹².

Cette situation extrême qui affecte encore de nos jours tant d'êtres humains et qui les oblige à tout abandonner pour sauver leur honneur, leur liberté ou pour offrir une meilleure vie à leur famille, est bien différente de celle qui a poussé Nancy Huston à habiter la France et à découvrir la langue française :

Pas de bombes. Pas de persécutions, pas d'oppression, pas de guerre coloniale, de coup d'État, d'exode, pas de lois m'asservissant ou humiliant mes parents, aucun risque, aucun danger m'acculant à l'exil, me forçant à fuir, m'enfonçant le nez dans une autre langue, une autre culture, un autre pays »¹³

Étudiante du *Sarah Lawrence College* –« une petite fac chic et chère de la banlieue huppée de New York », selon ses propres mots –, elle vient à Paris pour suivre le programme international offert par l'institution à partir de la troisième année.

Mais on peut aussi apprendre une langue étrangère comme une activité en soi, comme un défi formatif. Vassilis Alexakis, ou plutôt *Nikolaïdes*, son *alter ego* dans les *Mots étrangers*¹⁴, éprouve un jour, à la cinquantaine, le besoin d'apprendre et d'écrire une langue supplémentaire : il choisit le sango, langue africaine peu connue, parlée en Centrafrique. Le choix de cette langue, disons-le, inutile, peu rentable, finira par le rajeunir. Il va retrouver ses sensations d'enfant, quand il apprenait l'alphabet et la grammaire grecs ; il va retrouver ses élans de jeune homme fraîchement installé à Paris ; il va redonner de l'intérêt à sa liaison avec Alice par le simple fait de soupirer en sango :

Les langues vous rendent l'intérêt que vous leur portez. Elles ne vous racontent des histoires que pour vous encourager à dire les vôtres [...] Les mots étrangers ont du cœur. Ils sont émus par la plus modeste phrase que vous écrivez dans leur langue, et tant pis si elle est pleine de fautes¹⁵.

Des difficultés à surmonter : prononciation, vocabulaire, orthographe, grammaire

Les débuts sont particulièrement difficiles. On croit savoir parce qu'on a étudié, mais on n'arrive pas à comprendre :

C'est de la part ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Encore et encore, au cours de cette première année, je serai confrontée à l'abîme qui sépare le français scolaire, livresque, fantasmatique qui est le mien, et le français vivant tel que les Français le parlent. Les enfants, surtout, me terrifient [...] comment se peut-il que des petits morveux sachent parler si bien, si vite, alors que moi, en dépit de mes diplômes, je n'arrive plus à coller trois mots ensemble ?¹⁶

Cette difficulté est engendrée par l'écart existant entre le français oral et le français écrit: « [j'] en suis encore aujourd'hui à ouvrir cent fois par jour le Larousse pour lui demander, par exemple, quand on écrit 'amener' et quand 'emmener' ? Mais c'est l'enfer ! », s'exclame le pauvre Istrati¹⁷.

¹² *Ibid.*, p. 24.

¹³ Nancy HUSTON, *Désirs et réalités. Textes choisis 1978-1994*, Leméac/Actes Sud, 1996, p. 231.

¹⁴ Vassilis ALEXAKIS, *Les mots étrangers*, Paris : Stock, 2002.

¹⁵ *Ibid.*, p. 320.

¹⁶ Nancy HUSTON, *Nord perdu*, Actes Sud/Leméac, 1999, p. 120-121.

¹⁷ Panait ISTRATI, Prologue de *La Maison Thüringer* (1933), *Œuvres complètes*, tome III, Paris : Gallimard, 1969, p. 9.

Des accords qui échappent, des mots que l'on écorche, des doutes permanents qui assaillent : « Vaut-il mieux écrire 'est-ce que je cherche' ou bien 'cherché-je' ? Peut-être 'chercherais-je' ?¹⁸ ». Les écrivains francophones sont passés par tous les tourments dont souffre constamment l'apprenant d'une langue étrangère. Ils se sont engouffrés dans l'immensité du vocabulaire :

De façon générale, j'ai du mal à retenir en français les mots à usage sporadique qui nomment un objet précis, plutôt que de désigner un genre : je retiens outil mais non clef à molette, ustensile mais non pelle, poisson mais non bar, oiseau mais non pivert, fleur mais non capucine, arbre mais non frêne¹⁹.

D'ailleurs, on n'arrive jamais à maîtriser tout à fait une langue :

Je parle le français depuis plus de trente ans, je l'écris depuis vingt ans, mais je ne le connais toujours pas. Je ne le parle pas sans fautes et je ne peux l'écrire qu'avec l'aide de dictionnaires fréquemment consultés²⁰.

Comment ont-ils appris le français ?

Comment faire alors pour apprendre le français ? Comment l'ont-ils fait, ces écrivains francophones qui ont surmonté, quand même, toutes ces difficultés ? Tout d'abord, avec beaucoup d'efforts.

L'étranger qui vient au français passe de longues heures à l'étudier : « Quelle consommation de café, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble, trop distinguée à mon gré », avoue Cioran²¹.

L'écrivain francophone écrit, efface, réécrit, n'est jamais content. C'est un travail de forçat, et plus d'un a l'impression de ne jamais s'en sortir :

Si même lorsqu'il jongle avec sa langue maternelle, écrire est un drame pour celui qui fait de sa vocation un culte, qu'est-ce que cela doit être pour moi [...] J'avance comme une taupe obligée de monter un escalier brûlant. Et je souffre dans tous mes pores, ne sachant jamais quand j'améliore et j'abîme mon texte²².

Nous l'avons vu, l'écrivain francophone ne se sépare jamais du dictionnaire, c'est son ami et son ennemi fidèle :

Dorénavant, la sainte bible de mon adolescence, le livre d'heures que je n'ai plus lâché dix ans durant et que j'ai sauvé de toutes les catastrophes [...] il ne m'était plus possible de passer sur un mot au sens obscur pour moi²³.

Les écrivains francophones truffent leurs écrits d'allusions directes ou furtives aux dictionnaires. Il est fréquent que, dans leurs textes, le dictionnaire soit un personnage pluriel, qui remplisse à lui seul toutes les fonctions du langage : la fonction métalinguistique en premier lieu, mais aussi la fonction émotive (traduction et explication des jurons d'autres langues, des expressions imagées), conative (parenthèses qui accentuent l'importance de certains concepts), phatique (adresses au

¹⁸ N. HUSTON, *Nord perdu...op. cit.*, p. 47.

¹⁹ *Ibid.*, p. 55.

²⁰ A. KRISTOF, *op.cit.*, p. 24.

²¹ G. LIICEANU, *op. cit.*, p. 53.

²² P. ISTRATI, Prologue de *La Maison Thüringer op. cit.*, p. 9.

²³ Panaït ISTRATI, *Mes départs* (1928), *Oeuvres complètes*, tome II, Paris : Gallimard, 1968, p. 333.

lecteur) et référentielle (commentaires de nature ethnologique). L'effet ainsi produit est celui de langues en miroir, de langues en abîme, qui traduit une esthétique baroque.

Dans *Allah n'est pas obligé*²⁴, le petit Birahima hérite de quatre dictionnaires dont il ne se séparera plus tout au long de son périple à travers plusieurs pays africains en guerre et grâce auxquels il réussit à raconter son histoire douloureuse : le *Larousse*, le *Petit Robert*, l'*Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique noire* et le dictionnaire *Harrap's*.

Dans *Des nouvelles d'Édouard* de Michel Tremblay, le personnage également en situation d'écriture, fait lui aussi un usage abondant du dictionnaire. Sur le bateau *Liberté* qui le conduit en Europe, il éprouve le besoin de raconter les événements de sa vie à une grosse femme et, pour le faire, il doit se procurer l'outil qui lui servira à trouver le mot juste. Lorsqu'il se demande s'il doit écrire capitaine ou commandant pour désigner le maître des lieux, il précise : « J'sais que c'est pas un pilote... faudrait que je m'achète un dictionnaire Larousse, si y'en vendent »²⁵.

Quand Nikolaïdes décide d'apprendre le sango, il s'impose une discipline rigoureuse :

Je me couche de bonne heure et me lève tôt. À sept heures au plus tard, je suis déjà plongé dans le dictionnaire. Je me suis promis de le lire en entier. Ai-je dit que l'ouvrage est d'un format imposant ? Environ six mille mots y sont répertoriés. Je ne cherche pas à les apprendre par cœur. Je me contente de les lire attentivement, ainsi que les phrases qui les accompagnent. Je suis arrivé à la lettre L²⁶.

En plus du dictionnaire, l'écrivain francophone fait très attention à la grammaire. Nancy Huston est soulagée quand ses amis français la tranquilisent à propos de l'emploi du passé simple : « Oh, ça ne compte pas, il n'y a que les académiciens qui se servent du passé simple en parlant ! C'est grotesque ! »²⁷.

Pour Alexakis, la grammaire du sango est « une chanson douce ». « En sango, un éléphant se dit doli et des éléphants adoli. Le pluriel est marqué par le préfixe a- »²⁸. Apprendre une langue étrangère oblige à s'interroger sur la sienne propre, car une langue aime se mirer dans une autre :

Tandis qu'en français comme en grec l'adverbe de négation se place en début de phrase, en sango on le trouve à la fin. Comment ne pas être surpris par une langue qui présente toujours les choses sous un angle positif, quitte à se dédire aussitôt après ?²⁹

Pourquoi la France plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi le français plutôt qu'une autre langue ?

Cioran aurait pu écrire en allemand, puisqu'il le parlait depuis son enfance ; Huston est anglophone, née à Calgary, dans la « plate » Alberta ; Todorov avait commencé d'abord par l'anglais ; ensuite il a appris le russe, puis l'allemand et il s'est mis vraiment au français quand le voyage à Paris lui est apparu à l'horizon.

Alors, pourquoi la France et pourquoi le français ? L'imaginaire de beaucoup de pays non-francophones (en Europe de l'Est et aussi en Amérique ou en Chine et en Afghanistan), est tout d'abord occupé par une France « des libertés ». C'est le mythe de

²⁴ Ahmadou KOUROUMA, *Allah n'est pas obligé*, Paris : Éditions du Seuil, 2000.

²⁵ Cité par Lise GAUVIN, *Écrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris : Khartala, 2007, p. 65.

²⁶ Vassilis Alexakis, *op.cit.*, p. 73.

²⁷ Nancy Huston, *Nord perdu...op. cit.*, p. 58.

²⁸ Vassilis Alexakis, *op. cit.*, p. 75.

²⁹ *Ibid.*, p. 76-77.

la France révolutionnaire, de la Révolution de 1789, de celle de 1848, de la Commune, de mai 68 :

J'ai grandi dans un pays qui, coincé entre l'empire russe et l'empire britannique, était depuis le XIXe siècle attiré par la France, son histoire, sa culture [...]. J'avais un oncle francophone et francophile qui adorait la République française et ses auteurs, dont Rousseau, Hugo, Dumas, qu'à l'époque on pouvait lire dans des traductions persanes³⁰.

Ce mythe en appelle un autre, tout aussi flatteur, qui veut que la France soit la « sœur aînée » des nations qui luttent pour leur indépendance ou pour leur autonomie. Protectrice de la Pologne et de la Roumanie au temps de Napoléon I et de Napoléon III, solidaire des Serbes pendant les deux guerres mondiales, appui des Tchèques lors de la création de leur premier état en 1918, c'est toujours la France qui a magnifié la révolution roumaine de décembre 1989 à travers les caméras de ses chaînes de télévision.

Aux côtés de la patrie de la Révolution, la France se laisse aimer en patrie de la civilisation, du raffinement, du bon-goût et du bien-vivre. Un mythe tenace qui embrasse la nourriture, l'habillement, l'habitat, la conversation, l'amour. « La France devait nous apparaître comme une incarnation de cet idéal de vie civilisée »³¹. Par opposition, le pays natal se teint de couleurs barbares et sauvages : « même enfant, la réalité albertaine me semblait d'une fadeur et d'une homogénéité écœurantes : partout ce fut le règne des bons sentiments et du bon voisinage, partout était installée la platitude du neutre »³².

Ce pays « sophistiqué, surcultivé »³³ est aussi un modèle en ce qui concerne les rapports de famille, de couple ou bien l'amour et les fantasmes érotiques :

Lénine, Staline, Khrouchtchev, Brejnev. Quatre caractères fort différents, aimés ou détestés par la population. Pourtant, tous ils avaient une qualité en commun : à leur côté, aucune présence féminine et, à plus forte raison, amoureuse n'était concevable [...], d'où la phrase « le président [Félix Faure] est mort à l'Élysée, dans les bras de sa maîtresse, Marguerite Steinheil » [...] avait l'air d'un message codé provenant d'un autre système stellaire³⁴.

Mythe révolutionnaire, civilisateur, culturel, le mythe de la France est aussi celui tout-puissant d'une ville, Paris : « Je crois que cet amour de Paris se retrouve chez de nombreux individus, habitant les pays les plus divers et qui n'en sont jamais sortis »³⁵. Et pour les écrivains francophones, le « Paris rive gauche » devient le nombril du monde : « Car un message qui n'est pas passé par Paris n'est pas encore un message », tranche Kristeva³⁶ ou « Paris est une ville où personne d'intéressant ne pleure »³⁷.

Des résultats de l'apprentissage

La langue étrangère n'est pas un simple outil, une connaissance pratique qui permet de mieux voyager ou de trouver un meilleur emploi. Le caractère, le

³⁰ Atiq RAHIMI, "Mon éducation française à Kaboul". <http://bibliobs.nouvelobs.com/print/8459>, accès le 4/01/2009. A. Rahimi a reçu le prix Goncourt 2008 pour son premier roman écrit directement en français, *Syngué Sabour*.

³¹ Tzvetan TODOROV, *op.cit.*, p. 237.

³² Nancy HUSTON, *Désirs et réalités...*, *op.cit.*, p. 178.

³³ Milan KUNDERA, *La lenteur*, Paris : Gallimard, 1995, p. 96.

³⁴ Andreï MAKINE, *Le testament français*, Paris : Mercure de France, 1995, p. 101-102.

³⁵ Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 236.

³⁶ Julia KRISTEVA, *Les Samourais*, Paris : Fayard, p. 227.

³⁷ *Ibid.*, p. 344.

tempérament, les manières d'une personne s'en ressentent. « La langue française m'a apaisé comme une camisole de force calme un fou. Elle a agi à la façon d'une discipline imposée du dehors, ayant finalement sur moi un effet positif », avoue Cioran³⁸.

La connaissance d'une langue étrangère polit un caractère, donne du charme à une personne :

Il y a toujours quelque chose de ridicule à s'emporter dans une langue étrangère : l'accent s'empire, le débit s'emballe et achoppe... on emploie les jurons à tort et à travers et du coup, on doit s'ingénier à trouver des moyens plus raffinés pour exprimer sa colère³⁹.

Pour conclure, je voudrais revenir au point de départ de ma réflexion. Les écrivains francophones ont beaucoup à voir avec la classe de Français Langue Etrangère. En premier lieu, ils fournissent d'excellents exemples pour les différentes catégories de motivation dont parle la recherche en acquisition des langues étrangères : la motivation instrumentale, celle qui pousse à apprendre une langue étrangère pour obtenir une reconnaissance sociale (comme dans le cas de Semprun) ou de nouvelles possibilités économiques (comme dans le cas de Kristof) et la motivation intégrative qui poursuit une intégration complète dans la communauté qui parle la langue (comme dans le cas de Nikolaïdes, le protagoniste des *Mots étrangers*). Deuxièmement, ils ont été exposés aux mêmes problèmes de contagion et de proximité des langues que ceux que nous rencontrons tous les jours dans nos classes. Ils ont su les affronter et les surmonter par l'emploi de stratégies didactiques que nous avons parfois du mal à expliquer à nos élèves : emploi fréquent du dictionnaire, réflexion grammaticale contrastive, abandon progressif de la traduction et expression directe dans la langue étrangère, pratique de certaines activités écrites comme le journal intime. Et, le plus important, ils ont fait preuve de discipline, de persévérance et de beaucoup d'efforts, ils n'ont pas prêté attention aux chants mensongers des méthodes promettant « le français sans peine ».

Nos écrivains francophones se sont investis à fond dans l'apprentissage du français. Mais cet investissement est bien plus que pratique, il dépasse le côté rentable de la possession d'une langue étrangère. Pour devenir des écrivains francophones, Cioran et Huston, Semprun et Kristof, Alexakis et Makine, ainsi que beaucoup d'autres que nous n'avons pas pu citer, ont investi dans la valeur symbolique du français. Ils se sont imprégnés de tout ce que le français a véhiculé et véhiculé en tant que langue d'un pays européen avec une riche histoire et une longue mission civilisatrice. Ainsi, ils se sont donné les moyens de se recréer eux-mêmes une identité et une personnalité plus intéressantes et plus attrayantes.

Il est évident que nos apprenants de français langue étrangère ne pourront pas tous suivre la voie empruntée par les écrivains francophones objets de cet article. Il y a d'autres facteurs, très personnels, qui entrent en jeu dans l'apprentissage réussi d'une langue. Et cependant, il y a un aspect que nous pourrions leur faire découvrir et qui est à la portée de tout le monde : le sentiment de liberté que l'on éprouve quand on parle une autre langue. D'un côté, cette liberté dont parle Kramsch⁴⁰ et qu'elle nomme « le privilège du locuteur non-natif » : liberté d'accepter ou de rejeter les normes de la langue étrangère, de l'utiliser *ex novo*, ce qui fait que tout semble plus facile à dire : « Il m'est moins douloureux d'évoquer la mort de mon père en sango qu'en grec [...] Baba ti mbi a kui : j'écris cela calmement. J'oublie de m'émouvoir »⁴¹.

³⁸ Gabriel LIICEANU, *op. cit.*, p. 115.

³⁹ Leïla SEBBAR et Nancy HUSTON, *Lettres parisiennes*, Paris : Barrault, 1986, p. 23.

⁴⁰ Claire KRAMSCH, "The privilege of the non-native speaker" *PMLA*, May, p. 359-369.

⁴¹ Vassilis ALEXAKIS, *Les mots étrangers...*, p. 55.

Liberté, d'autre part, d'échapper, grâce aux lectures en langue étrangère, à un monde fermé, suffoquant, qu'il soit imposé par une dictature politique ou par les circonstances personnelles de la vie :

Aller au lycée français m'a aidé à surmonter cette épreuve [le coup d'État et l'emprisonnement du père], cela m'ouvrait à d'autres cultures, à un autre imaginaire. Dans les cours de langue, on nous projetait des diapos accompagnées de commentaires. Je me souviens encore de l'image d'une petite fille blonde endormie, et de la voix qui disait : -« Voilà Alice, elle dort »- et nous emportait dans un ailleurs, un conte si merveilleux que plus tard j'ai appelé ma fille Alice⁴²

⁴² Atiq Rahimi, art.cit.